

1) Le père pense décider du mari qu'il donnera à sa fille (contrainte d'un père sur sa fille)

Acte I SCÈNE II

Une rue.

Entrent CAPULET, PARIS *et un* VALET.

(Monsieur) CAPULET. — Mais Montaigu est condamné aussi bien que moi, et à la même peine ; et je ne pense pas qu'il soit bien dur à des hommes aussi vieux que nous le sommes de garder la paix.

PARIS. — Vous êtes tous deux très-estimés, et c'est pitié que vous ayez vécu si longtemps en querelle. Mais, Monseigneur, dites-moi maintenant, que répondez-vous à mon ouverture ?

CAPULET. — Je ne puis vous répondre qu'en vous répétant ce que je vous ai déjà dit : mon enfant est encore nouvelle venue dans le monde ; elle n'a pas accompli sa quatorzième année ; il faut encore que deux étés se flétrissent dans leur orgueil avant que nous la jugions mûre pour le mariage.

PARIS. — De plus jeunes qu'elles sont d'heureuses mères.

CAPULET. — Oui, mais celles qui sont mères si tôt sont trop vite abîmées. La terre a englouti toutes mes espérances ; il ne me reste qu'elle, et elle est la Dame qui espère *ma terre*, à moi 11. Mais faites-lui la cour, gentil Paris, gagnez son cœur ; ma volonté ne dépend que de son consentement ; si elle vous accepte, son choix dictera ma décision et je vous accorderai ma voix avec bonheur.

2) Les étapes de la vie (sevrage par la nourrice, âge de se marier). Juliette disposée à prendre le mari qu'on lui donnera, obéissante à ses parents

Acte I, sc. 3

LA NOURRICE. — Ma foi, je puis dire son âge à une heure près.

Madame CAPULET. — Elle n'a pas quatorze ans.

LA NOURRICE. — J'engagerais quatorze de mes dents, — et cependant, pour le dire à mon regret, je n'en ai que quatre, — qu'elle n'a pas quatorze ans : combien y a-t-il de temps d'aujourd'hui à la Saint-Pierre-aux-Liens ?

Madame CAPULET. — Une quinzaine et quelques jours.

LA NOURRICE. — Soit plus, soit moins, vienne la Saint-Pierre-aux-Liens, le soir de ce jour elle aura juste quatorze ans. Suzanne et elle, — Dieu tienne en paix toutes les âmes chrétiennes !, — étaient du même âge : bien, Suzanne est avec Dieu ; elle était trop bonne pour moi : — mais comme je le disais, le soir de la Saint-Pierre-aux-Liens elle aura quatorze ans ; elle les aura ce jour-là, pardi, je me le rappelle bien. C'est depuis le tremblement de terre d'il y a maintenant onze ans, et elle fut sevrée, précisément ce jour-là¹⁴ ; je ne l'oublierai jamais : car j'avais alors mis de l'absinthe à mon teton, et je m'étais placée au soleil, adossée au mur, sous le pigeonier. Monseigneur et vous, vous étiez alors, à Mantoue : oh ! j'ai-bonne mémoire : — mais, comme je disais, quand elle eut goûté l'absinthe au bout de mon teton et qu'elle eut senti que c'était amer, la petite folle ! il fallait voir quelle, grimace elle fit, et comme elle quitta le teton. A ce moment voilà que le pigeonier se met à trembler : ah ! on n'eut pas besoin de me dire de décamper, je vous en réponds. Depuis cette époque, il y a eu onze ans ; car alors elle pouvait marcher toute seule ; oui, parle crucifix, elle aurait pu courir et trotter de tous côtés. Et le jour d'auparavant même, elle s'était fait une bosse au front ; et alors mon mari, — Dieu ait son âme ! — c'était un homme qui aimait à rire — releva la petite : « Eh bien, dit-il, c'est comme cela que tu tombes sur ta face ? tu tomberas sur le dos

quand tu auras plus d'esprit, n'est-ce pas, *Julou* ? Et par Notre Dame, la petite coquine s'arrêta de pleurer tout net, et dit, *oui* : voyez un peu, comme une plaisanterie peut amener de drôles de choses. Je vivrais mille ans que je ne l'oublierais jamais, j'en répons : « N'est-ce pas, *Julou* ? » dit-il ; et la gentille petite folle s'arrêta court, et dit : *Oui*.

JULIETTE. — Et arrête-toi aussi, je t'en prie, nourrice.

LA NOURRICE. — Paix, j'ai fini. Dieu te marque pour son paradis ! Tu étais le plus joli bébé que j'aie jamais nourri : si je pouvais vivre assez pour te voir mariée, j'aurais tout ce que je souhaite.

Madame CAPULET. — Pardi, le mariage est le sujet même dont j'allais parler ; dites-moi, ma fille Juliette, vous sentiriez-vous en disposition d'être mariée ?

JULIETTE. — C'est un honneur auquel je n'ai jamais songé.

LA NOURRICE. — Un honneur ! si je n'étais pas ta seule nourrice, je dirais que tu as sucé la sagesse à la mamelle.

Madame CAPULET. — Bon, pensez au mariage maintenant : de plus jeunes que vous, ici dans Vérone, sont déjà Dames considérées et mères : si je fais bien mon compte, je vous mis au monde à cet âge même où vous êtes encore fille. Bref, voici ce qui en est : le vaillant Paris vous recherche pour sa femme.

LA NOURRICE. — Voilà un homme, jeune Dame ! jeune Dame, un homme tel que le monde entier... un homme de cire, quoi¹⁵ !

Madame CAPULET. — L'été de Vérone ne possède pas une plus belle fleur.

LA NOURRICE. — Certes, c'est une fleur ; oui, ma foi, une vraie fleur.

Madame CAPULET. — Qu'en dites-vous ? pouvez-vous aimer le gentilhomme ? Ce soir vous le contemplez à notre fête ; lisez et relisez le volume du visage du jeune Pâlis, et découvrez-y le bonheur écrit par la plume de la beauté ; examinez ses traits l'un après l'autre, et voyez comme ils se correspondent, et comme chacun se marié à l'autre avec accord ; quant à ce qui pourra vous paraître obscur dans ce beau volume, cherchez-en l'explication dans le commentaire de ses yeux. Ce précieux livre d'amour, cet amant non relié, n'attend qu'une couverture pour compléter sa beauté : le poisson vit dans la mer, et c'est un grand honneur pour la beauté extérieure de pouvoir envelopper la beauté intérieure. Aux yeux de beaucoup, le livre qui sous ses agrafes d'or renferme une légende dorée en partage la gloire, et c'est ainsi qu'en l'épousant vous partagerez tout ce qu'il possède sans être en rien diminuée vous-même.

LA NOURRICE. — Sans être diminuée ! dites plutôt en étant augmentée. Les femmes grossissent par le fait des hommes.

Madame CAPULET. — Parlez brièvement ; l'amour de Paris peut-il vous plaire ?

JULIETTE. — Je le regarderai à cette fin, si toutefois regarder suffit pour faire naître la sympathie ; mais mon œil ne s'enhardira que dans la mesure où votre volonté le lui permettra.

3) Monsieur Capulet a organisé une fête, il ne chasse pas Roméo qui est venu masqué mais celui-ci tombe amoureux de Juliette (la jeunesse est l'âge de la passion). On voit quand même que le père de Juliette est assez habitué à se faire obéir

TEBALDO. — Si je reconnais bien cette voix, ce doit être un Montaigu : — va me chercher ma rapière, petit : — comment ! ce manant ose venir ici sous un masque pour se railler, et se gausser de notre fête ! Vrai, par l'antiquité et l'honneur de ma race, je n'estime pas péché de l'étendre roide mort.

CAPULET. — Eh bien, qu'y a-t-il, mon neveu ? Pourquoi tempêtez-vous ainsi ?

TEBALDO. — Mon oncle, c'est un Montaigu, un de nos ennemis, un scélérat, qui est venu ici sans être invité, pour se moquer de notre fête de cette nuit.

CAPULET. — Est-ce le jeune Roméo ?

TEBALDO. — C'est lui, c'est ce scélérat de Roméo.

CAPULET. — Calme-toi, mon gentil neveu, et laisse-le tranquille ; il se comporte comme un gentilhomme bien élevé, et pour dire la vérité, Vérone se vante de lui comme d'un jeune homme vertueux et de bonne conduite : je ne voudrais pas lui faire affront, ici, dans ma maison, pour toute la richesse de cette ville : par conséquent prends patience, ne fais pas attention à lui, c'est ma volonté ; si tu la respectes, tu prendras une physionomie aimable, et tu donneras congé à ces mines farouches qui sont mal à leur place au milieu d'une fête.

TEBALDO. — Elles sont à leur-place, lorsqu'un tel scélérat est au nombre des convives je ne le souffrirai pas.

CAPULET. — Vous, le souffrirez. Eh-bien, mon petit bonhomme ! je dis qu'il sera toléré ici ; allez. Où est le maître ici ? est-ce moi, ou vous ? allez donc. Vous ne le souffrirez pas ! Dieu protège mon âme, vous voudriez faire un tumulte parmi mes convives ! Ah, vous voulez vous dresser sur vos ergots, : mon beau coq ! Ah, vous voulez faire le fier-à-bras !

TEBALDO. — Vraiment, mon oncle, c'est une honte.

CAPULET. — Allons donc, allons donc, vous êtes un garçon impertinent. Eh vraiment, qu'est-ce à dire ? Cette incartade pourrait vous coûter cher, je vous le déclare. Vous voulez me contrarier ! parbleu, vous choisissez bien votre temps. — Bravo, mes enfants ! — Vous êtes un fanfaron ; allez : tenez-vous tranquille, ou bien.... — D'autres lumières ! d'autres lumières ! — Fi donc ! je m'en vais vous faire tenir tranquille ; en bien ! — Allons, mes, enfants, de l'entraîn !

TEBALDO. — Cette patience à laquelle on m'oblige. et cette : colère qui me met hors, de moi font trembler ma chair du choc de leur rencontre contraire : je vais me retirer ; mais, cette intrusion ci. qui paraît tout à l'heure un jeu plaisant aura des. conséquences amères. (*Il sort.*)

ROMÉO, à Juliette. — Si ma main, indigne de cet honneur, profane cette sainte chasse, j'ai un moyen d'expiation charmante : mes lèvres, pèlerines rougissantes, sont prêtes à. effacer par-un tendre baiser son rude attouchement.

JULIETTE. — Bon pèlerin, vous faites, trop grande injustice à votre main qui n'a montré en cela qu'une dévotion conforme aux usages ; car les saints ont des mains que touchent les mains des pèlerins, et le serrement de mains est le baiser des pieux porteurs de palmes.

ROMÉO. — Les saints n'ont-ils pas des lèvres, et les pieux porteurs de palmes aussi ?

JULIETTE. — Oui, pèlerin, des lèvres qu'ils doivent, employer pour la prière²⁶.

ROMÉO. — Oh, en ce cas, chère sainte, laissez les lèvres faire ce que font les mains ; elles prient, exaucez leur prière, de crainte que la foi ne se tourne en désespoir.

JULIETTE. — Les saints ne bougent pas, quoiqu'ils exaucent les prières qui leur sont faites.

ROMÉO. — Alors ne bougez pas, tandis que je vais goûter le fruit de ma prière. C'est ainsi que tes lèvres purifient les miennes de leur péché. (*Il l'embrasse.*)

JULIETTE. — En. ce cas, mes lèvres ont maintenant le péché qu'elles ont enlevé.

ROMÉO. — Le péché de mes lèvres ? Oh ! faute délicieusement reprochée ! Eh bien, rendez-moi mon péché.

JULIETTE. — Vous embrassez selon les règles...

LA NOURRICE. — Madame, votre, mère désire vous dire un mot.

ROMÉO. — Qui est sa mère ?

LA NOURRICE. — Pardi, jeune homme, sa mère est la Dame de la maison, une bonne Dame, et une Dame sage et vertueuse : j'ai nourri sa fille, avec laquelle vous parliez tout à l'heure ; et je vous le dis, celui qui parviendra à s'en emparer, aura du sonnante.

ROMÉO. — Est-ce une Capulet ! Ô chère créance ! ma vie est la dette de mon ennemie.

4) Roméo va confier son nouvel amour au frère Laurent, le moine le juge volage mais demeure bienveillant à son égard.

ROMÉO. — Bonjour, père !

LE FRÈRE LAURENT. — *Benedicite !* Quelle voix matinale m'envoie ce doux salut ?— Mon jeune fils, c'est la preuve d'un esprit en proie à l'inquiétude que de dire de si bonne heure bonjour à ton lit : le souci tient sa veille dans les yeux de tout vieillard, et là où loge le souci, le sommeil ne s'abat jamais : mais, au contraire, d'heureux sommeil règne là où la jeunesse aux forces intactes, au cerveau inhabité par l'expérience, étend ses membres pour les reposer : par conséquent, ta visite matinale me donne l'assurance que quelque agitation d'âme t'a fait lever ; si ce n'est pas cela, alors je suis bien sûr de toucher juste, — c'est que notre Roméo ne s'est pas couché cette nuit.

ROMÉO. — Cette dernière supposition est vraie, et mon repos n'en a été que plus doux.

LE FRÈRE LAURENT. — Dieu pardonne au péché ! étais-tu avec Rosaline ?

ROMÉO. — Avec Rosaline, mon révérend père ? non ; j'ai oublié ce nom et la douleur que me causait ce nom.

LE FRÈRE LAURENT. — Voilà bien mon bon fils : mais où es-tu allé alors ?

ROMÉO. — Je vais te le dire, sans te Je faire redemander. Je suis, allé à une fête, avec mon ennemi, jet là, soudainement, j'ai été blessé par quelqu'un qui a été blessé par moi ; notre guérison à l'un et à l'autre dépend de ton appui et de ta sainte médecine : je n'ai point de haine, saint homme ; car, vois, mon intercession s'étend aussi à mon ennemi.

LE FRÈRE LAURENT. — Expose ce que tu as à me dire en termes simples et ronds, mon bon fils ; une confession énigmatique ne reçoit qu'une absolution équivoque.

ROMÉO. — Alors sache sans délai que le plus cher amour de mon cœur s'est fixé sur la belle jeune fille du riche Capulet : comme le mien s'est fixé sur elle, ainsi le sien s'est fixé sur moi ; tout est conclu, sauf ce que tu peux conclure par le saint mariage : quand, où, comment, nous nous sommes rencontrés et avons échangé des paroles d'amour et des serments, je te le dirai, en, nous promenant ; mais je te prie tout de suite de consentir à nous marier aujourd'hui.

LE FRÈRE LAURENT. — Bienheureux saint François, quel changement est-ce là ? Cette Rosaline que tu aimais si tendrement a-t-elle donc été oubliée si vite ? en ce cas l'amour des jeunes hommes n'a pas sa vraie résidence dans leur cœur, mais dans leurs yeux. Jésus Maria ! de quel déluge de larmes n'as-tu pas lavé tes joues creusées par le chagrin pour Rosaline ? Ah ! que d'eau salée dépensée en vain pour l'assaisonnement d'un amour dont tu ne goûtes pas ! Le soleil n'a pas encore dissipé le brouillard de tes soupirs ; tes anciens gémissements résonnent encore à mes vieilles oreilles ; là, sur ta joue, je vois la tache d'une ancienne larme qui n'a pas, encore été essuyée : si jamais tu fus toi-même, et si ces douleurs furent les tiennes, toi et ces douleurs vous apparteniez, entièrement à Rosaline ; et c'est ainsi que tu as, changé ! en ce cas, prononce cette sentence-ci les femmes peuvent bien tomber, quand les hommes ont si peu de force.

ROMÉO. — Tu m'as grondé souvent parce que j'aimais Rosaline.

LE FRÈRE LAURENT. — Parce que tu en raffolais, non parce que tu l'aimais, mon jeune pénitent.

ROMÉO. — Et tu m'as ordonné d'ensevelir mon amour.

LE FRÈRE LAURENT. — Mais non pas dans Une fosse, ou en enterrant un amour, tu en déterrasses un autre.

ROMÉO. — Je t'en prie, ne me gronde pas. celle que j'aime maintenant me rend grâce pour grâce, et amour pour amour ; ce n'était pas ce que faisait l'autre.

LE FRÈRE LAURENT. — Oh ! elle savait bien que ton amour récitait sa leçon de mémoire et ne savait pas épeler ses lettres. Mais allons, jeune inconstant, allons, viens avec moi, j'ai une raison de l'assister ; car ce mariage peut tourner assez heureusement pour changer en pur amour la rancune de vos deux maisons.

ROMÉO. — Oh ! partons d'ici, il m'importe beaucoup de me dépêcher :

LE FRÈRE LAURENT. — Prudemment et lentement ; ils trébuchent, ceux qui courent trop vite. (*Ils sortent.*)

5) La nourrice de Juliette aide aussi les jeunes gens, elle va rencontrer Roméo qui a prévu qu'ils se marient secrètement devant le frère Laurent (ce qui est fait à l'acte II, scène 6)

LA NOURRICE. — Vrai, j'en jure par Dieu, je suis tellement hors de moi que tout mon corps en tremble. Méchant drôle ! — Je vous en prie, Messire, un mot comme je vous le disais, ma jeune maîtresse m'a ordonné de vous chercher ; ce qu'elle m'a commandé de vous dire, je le garderai pour moi : mais d'abord, laissez-moi vous prévenir que si vous la conduisiez dans le paradis des fous, comme on dit, ce serait une très-méchante, conduite, comme on dit, car la Dame est jeune et par conséquent, si vous aviez double jeu avec elle, ce, serait une vilaine. chose que vous feriez envers une Dame et une façon d'agir qui ne serait pas bien du tout.

ROMÉO. — Nourrice, recommande- moi à ta Dame et maîtresse. Je le jure....

LA NOURRICE. — Bon cœur ! Oui, ma foi, je le lui dirai : Seigneur, Seigneur, qu'elle sera joyeuse.

ROMÉO. — Que lui diras-tu, nourrice ? tu ne m'écoutes pas.

LA NOURRICE. — Je lui dirai, Messire, que vous jurez ; ce qui si je comprends bien, est une promesse de gentilhomme ;

ROMÉO. — Dis-lui de trouver quelque moyen d'aller cette après-midi à confesse, et elle sera confessée et mariée dans la cellule du frère Laurent. Voici pour tes peines.

LA NOURRICE. — Non vraiment, Messire, pas un sou.

ROMÉO. — Allons-donc, je te dis de prendre.

LA NOURRICE. — Cette après-midi, Messire ? bon, elle y sera.

ROMÉO. — Et toi, bonne nourrice ; tiens-toi derrière, le mur de l'abbaye : mon valet t'y rejoindra à-cette : même heure, et t'apportera, urne échelle de corde qui me servira d'escalier pour monter, dans le secret de là nuit, au faite suprême de mon bonheur. Adieu ! — sois fidèle, et je récompenserai tes services : adieu ! — recommande-moi à ta maîtresse.

6) Les jeunes gens se battent entre eux

Roméo reçoit des menaces de mort de Tybalt, le cousin de Juliette, Mercutio (ami de Roméo) s'attend à ce que Roméo s'engage avec Tybalt dans un duel cependant Roméo refuse de se battre avec Tybalt. Mercutio est énervé par la soumission de son ami et décide de se battre contre Tybalt lui-même. Mercutio meurt. Roméo le venge en tuant Tybalt (cousin de Juliette), le prince bannit Roméo.

7) Roméo veut se suicider, le frère Laurent l'en dissuade

LE FRÈRE LAURENT. — Retiens ta main désespérée : es-tu un homme ? Ton aspect crie que tu en es un ; mais tes larmes sont d'une femme, et tes actes insensés dénotent la déraisonnable fureur d'une bête. Ô femme déguisée sous l'apparence d'un homme ! ou, pour mieux dire, bête féroce sous l'apparence humaine ! Tu m'as épouventé : par mon saint ordre, j'aurais cru que. ton âme était mieux équilibrée. Après avoir tué Tebaldo, vas-tu te tuer toi même ? vas-tu tuer, aussi cette Dame qui vit de ta vie, en commettant contre toi-même un acte damné de haine ? Pourquoi maudis-tu ta naissance, le ciel, et la terre ? naissance, terre, et ciel, se rencontrent en toi tous les trois, et tu voudrais les perdre tous trois à la fois. Fi, fi ! tu outrages ta beauté, ton amour, ton esprit ; ces biens abondent en toi, et, semblable à un usurier, tu détournes chacun d'eux du légitime usage qui pourrait le mieux orner ta beauté, ton amour, ton esprit. Ta noble forme n'est qu'une image de cire puisqu'elle fait divorce d'avec la force morale de l'homme : ton cher amour que tu as juré n'est qu'un creux parjure, puisqu'il veut tuer cette bien-aimée que tu as fait vœu de chérir : ton esprit, cet ornement de la beauté et de l'amour, dénaturé par la conduite des deux autres, pareil à la poudre contenue dans la giberne d'un soldat inexpérimenté, est enflammé par ta propre ignorance, et tu te mutiles avec

tes propres moyens de défense. Allons, relève-toi, jeune homme ! elle vit, cette Juliette, pour l'amour de laquelle tu étais comme mort il y a peu de temps ; en bien, tu es heureux de ce côté-là. Tebaldo voulait te tuer, c'est toi qui as tué Tebaldo ; tu es encore heureux par là. La loi qui te menaçait de mort, s'est montrée ton amie, et a changé la mort en exil ; tu es encore heureux en cela. Il t'épleut sur la tête une averse de bénédictions ; le bonheur t'a fait la cour dans son plus bel accoutrement ; mais, pareil à une fillette malapprise et boudeuse, tu fais la moue à ta fortune et à ton amour. Prends garde, prends garde, car les hommes qui agissent ainsi meurent misérables. Va, rends-toi auprès de ta bien-aimée, comme cela avait été décidé, monte dans sa chambre, va la consoler ; mais fais attention à ne pas rester jusqu'à l'heure où l'on apposte la garde, car alors tu ne pourrais pas sortir pour aller à Mantoue, où tu dois vivre, jusqu'à ce que nous trouvions une occasion de révéler votre mariage, de réconcilier vos parents, d'implorer le pardon du prince, et de te rappeler deux millions de fois plus heureux que tu ne seras parti malheureux. — Marche devant, nourrice : porte mes saluts à ta maîtresse, et recommande-lui d'envoyer de bonne heure tout son monde au lit, chose à laquelle le lourd chagrin ne les dispose que trop : Roméo va se rendre à votre logis.

8) Juliette prétend d'être très triste de la mort de son cousin, son père veut la marier immédiatement à Paris qu'il a choisi pour elle, il ne supporte pas qu'elle demande d'attendre un peu

Madame CAPULET. — Va, va, tu as un père qui t'aime bien, enfant ; un père qui pour te tirer de ta tristesse, vient de te ménager soudainement un jour de joie, que tu n'attendais pas et que je ne prévoyais point.

JULIETTE. — Cela tombe bien, Madame ; et qu'est-ce que ce jour-là ?

Madame CAPULET. — Pardi, mon enfant, jeudi prochain dans la matinée, ce jeune, brave et noble gentilhomme, le comte Paris, aura le bonheur de faire de toi, à l'église de Saint-Pierre, une joyeuse épouse.

JULIETTE. — Eh bien, par l'église de Saint-Pierre et par saint Pierre lui-même, il n'y fera nullement de moi une joyeuse épouse. Je m'étonne de cette précipitation, et qu'il me faille me marier, avant que celui qui doit être mon mari m'ait fait la cour. Je vous en prie, Madame, dites à mon Seigneur et père que je ne veux pas me marier encore ; et quand je me marierai, ce sera à Roméo, que vous savez que je hais, plutôt qu'à Paris, je vous le jure : — voilà en effet des nouvelles !

Madame CAPULET. — Voici venir votre père ; dites-lui cela vous-même, et vous allez voir comment il va le prendre.

Entrent CAPULET et LA NOURRICE

Monsieur CAPULET. — Lorsque le soleil se couche, la terre distille de la rosée ; mais pour le coucher de soleil du fils de mon frère, il pleut à pleins seaux. — Eh bien, qu'est-ce ? nous voilà changée en fontaine, fillette ? Comment, toujours, en larmes ? toujours pleurant par ondées ? Ma foi, dans ta petite personne, tu représentes à la fois, la barque, la mer et le Vent ; car dans tes yeux, que je puis, appeler une hier, monte et descend sans cesse une marée ; de larmes ; la barque qui navigue au milieu de ce flot salé est ton corps, ; les vents sont tes soupirs ; et soupirs et larmes luttant ensemble de violence, sans un seul moment de calme,

finiront par faire naufrager ton corps, battu de la tempête Eh bien, femme, lui ayez-vous annoncé ce que nous ayons décidé !

MADAME CAPULET. — Oui, Messire ; mais elle ne veut pas de mari, elle, vous remercie. Je voudrais que la sotte fût mariée à son tombeau !

CAPULET. — Doucement ! donnez -moi Je temps, donnez-moi Je temps de bien vous comprendre, femme, Comment est-ce qu'elle dit qu'elle ne veut-pas de mari ? est-ce ; qu'elle nous remercie ? est-ce qu'elle est fière a ce point ? est-ce qu'elle : ne s'estime pas heureuse, tout indigne qu'elle en est, que nous lui ayons trouvé, pour fiance un. si digne gentilhomme ?

JULIETTE. — Je ne suis pas fière, en effet, que Vous ayez trouvé ce mari, mais je vous en suis reconnaissante : je ne pourrai jamais être fière de ce que je déteste ; mais je serai toujours reconnaissante d'une chose odieuse faite avec intention d'amour.

CAPULET. — Eh bien, qu'est-ce à dire, qu'est-ce à dire, Mademoiselle la logicienne¹⁰? qu'est-ce que-cela signifie ? Qu'est-ce que ces fière et non fière, et ces je vous remercie et *je ne vous remercie pas* ? Mignonne, Mademoiselle, veuillez ne me donner ni de vos *remerciements*, ni de vos ; *fiertés*, mais préparez vos jolies jambes à se rendre jeudi prochain, à l'église de Saint-Pierre, avec Paris, ou je t'y traînerai sur une claie, moi. Qu'est-ce à dire, carogne chlorotique ! coquine ! figure de suif¹³!

MADAME CAPULET. — Fi, fi ! Comment donc ! êtes-vous fou ?

JULIETTE. — Mon bon père, je vous en conjure à genoux, ayez la patience de m'entendre vous dire un seul mot.

CAPULET. — Va te faire pendre, jeune coquine ! désobéissante drôlesse ! Je t'en avertis, aie soin d'aller à l'église jeudi, ou ne me regarde jamais plus en face : ne. parle pas, ne réplique pas, ne me réponds pas ; les doigts me démangent. Femme, nous nous regardions comme peu en grâce auprès de Dieu, parce qu'il ne nous avait envoyé que ce seul enfant ; mais maintenant je vois que c'était encore un de trop, et qu'en la recevant, nous avons reçu une malédiction. Qu'elle aille au diable, la misérable !

LA NOURRICE. — Le Dieu du ciel la bénisse ! Vous avez tort, Monseigneur, de la traiter ainsi.

CAPULET. — Et pourquoi cela, Madame la Sagesse ? Tenez votre langue en bride, ma bonne Madame Prudence ; allez bredouiller avec vos commères, allez.

LA NOURRICE. — Je ne dis rien de mal.

CAPULET. — Ah parbleu, je vous demande bien pardon !

LA NOURRICE. — Est-ce qu'on ne peut pas dire un mot ?

CAPULET. — Paix, sotte marmotteuse ! allez faire vos graves réflexions en buvant avec vos commères, nous n'en avons pas besoin ici.

MADAME CAPULET. — Vous êtes trop vif.

CAPULET. — Hé, sainte hostie ! cela me rend fou. Comment de jour et de nuit, à toute heure, en tout temps, en toute circonstance, pendant le travail, pendant le plaisir, seul, en compagnie, je n'aurai eu qu'une seule pensée, son mariage ; et maintenant que je lui ai trouvé un gentilhomme de noble famille, de belle fortune, jeune, de noble éducation, étoffé comme on dit de toutes sortes d'honorables qualités, fait comme on désirerait qu'un homme fût fait, il ire faut entendre : une misérable sotte pleurnicheuse, une poupée¹² geignante qui fait la petite bouche devant sa fortune, me répondre « je ne veux pas me marier à je ne puis aimer » — « je suis trop jeune » — « je vous en prie, pardonnez-moi ! » — Certes, si vous ne voulez pas vous marier, je vous pardonnerai : vous irez chercher pâture où vous voudrez, vous n'habitez pas avec moi. Réfléchissez-y, et soyez avertie, je, n'ai pas l'habitude de plaisanter. Jeudi est proche ; consultez votre cœur et prenez un parti : si vous êtes mienne, je vous donnerai à mon ami ; si vous ne voulez pas être mienne, allez vous faire pendre, mendiez, crevez de faim, mourez dans les rues-, car sur mon âme, je ne te reconnaîtrai jamais plus, et je te réponds que rien de ce qui m'appartient ne te fera du bien. Compte là-dessus, et fais tes réflexions en conséquence ; je ne me rétracterai pas. (*Il sort.*)

JULIETTE. — Oh ! n'est-il pas un Dieu compatissant siégeant sur les nuages pour voir jusqu'au fond de ma douleur ? Ô ma douce mère, ne me repoussez pas ! Retardez ce mariage d'un mois, d'une semaine, ou sinon faites mon lit nuptial dans ce sombre monument où dort Tebaldo.

NB

sources antiques (Ovide) + début XVIe (Italie)

Débats de l'époque sur le mariage secret (publication de bans ? devant témoins ?) :

<https://www.cairn.info/revue-dix-huitieme-siecle-2007-1-page-415.htm>